

Entretien : deux anciens lycéens témoignent

Laurence Corroy

Entretien : deux anciens lycéens témoignent

Laurence Corroy, attachée d'enseignement et de recherche, Paris 3

Quand la théorie rencontre la pratique... ou les souvenirs

La première tentative de production journalistique se conjugue souvent au singulier, à l'initiative d'un lycéen, autour duquel se satellisent d'autres élèves. Au regard des témoignages, si les motivations de départ se révèlent radicalement différentes d'un adolescent à un autre, deux types de postures principales se dégagent : tenté par l'aventure du journal qu'il conçoit comme une prise d'expression collective au sein de l'espace public ; soucieux d'écrire, il a envie de faire partager son goût de mots, ses premiers pas littéraires.

Pour illustrer notre propos, à l'occasion des réunions qui ont conduit au présent numéro, deux chercheurs membres de la rédaction de *MédiaMorphoses*, Pascal Froissart et Guillaume Soulez, ont accepté de parler de leur expérience. Primo-journalistes à la fin des années 1980 et au début des années 1990, cette expérience a compté dans leur cheminement actuel et leur appartenance à une revue comme *MédiaMorphoses*, située à mi-chemin entre le public et le monde de la recherche. Ils retrouvent pour l'essentiel des parcours similaires chez les journalistes lycéens. Exercice de remémoration individuelle, qui, au-delà de l'exposition d'initiatives personnelles, offre une confrontation de la pluralité de motivations qui animent ceux qui impulsent un projet de presse lycéenne.

Exister
au sein de l'espace public

Initiateur d'un journal, Guillaume Soulez évoque son désir d'action collective :

« Je voulais amener des lycéens, qu'ils appartiennent à

mon cercle d'amis ou non, à se joindre à moi. Je considérais que c'était une sorte de preuve de la validité et de l'intérêt de mon projet que d'autres travaillent avec moi. J'avais un imaginaire de l'espace public, où un groupe prenait la parole. J'écrivais donc essentiellement l'éditorial et un, voire deux textes. Levez l'encre comprenait des contributions littéraires et des textes plus engagés. Les filles de l'équipe s'insurgeaient contre l'image des femmes dans les publicités. Le journal prenait parti contre l'extrême droite, car il y avait quelques groupuscules qui s'en réclamaient, plus ou moins par jeu et par provocation. »

La volonté d'union se couple volontiers avec l'envie de s'adresser à un public élargi en appelant à un mouvement plus large, ou en essayant de toucher les autres lycées parisiens :

« La vie du lycée m'intéressait assez peu, les détails de la vie courante en son sein, qu'il soit question de la cantine ou des enseignants, ne me préoccupaient pas. J'envisageais ce journal non comme le journal de mon lycée mais plutôt en tant que journal des lycées. »

Cette prise de parole s'inscrivait dans un contexte politique significatif pour les lycéens. La proposition de loi Devaquet suscitait une réprobation virulente des jeunes. À la même période cependant, le journal lycéen ne représentait pas obligatoirement pour tous une tribune pour exprimer des opinions citoyennes revendiquées.

Féru de littérature, un jeune pouvait aspirer à utiliser le canal de la presse comme moyen d'accession à la reconnaissance littéraire. La logique de distinction motive alors le jeune journaliste, il s'agit d'être remarqué pour la qualité de sa plume... en même temps qu'on s'adonne au

Laurence Corroy

Entretien : deux anciens lycéens témoignent

plaisir littéraire, dont la publication participe évidemment. Pascal Froissart note à ce propos :

« Passionné de nouvelles, je participais à des journaux lycéens (par exemple : Le Bahut, sous la direction de Martin de Halleux) et j'y proposais des contributions littéraires (peut-être par compensation, car je suivais alors une filière scientifique). Je donnais des nouvelles mais aussi des poèmes, des photos... En terminale, j'ai voulu créer un journal, L'épreuve. Même si d'autres élèves y ont participé, j'ai le souvenir d'avoir rédigé le plus gros du journal ! Le fait que le public soit restreint et acquis à la cause littéraire m'autorisait une grande liberté. J'aimais croire que je n'avais de compte à rendre à personne. »

Le commentaire de Pierre Pachet, au sujet des conditions et des désirs qui motivent l'écriture du journal intime masculin, n'est pas sans rappeler les déterminants connexes aux journaux lycéens, d'autant plus s'ils sont motivés par un souci d'expression littéraire :

« Les écrits dont nous parlons, par définition, sont écrits pour ne pas se manifester, pour être cachés. Ils ne peuvent s'écrire qu'à ce prix. Cette obscurité au moins temporaire est leur terreau. "Temporaire" : en effet, au bout d'un certain temps, sur lequel l'auteur du journal intime n'est pas sans pouvoir, quelques-uns de ces écrits cachés voient le jour de la publication ¹. »

Le fondateur du journal lycéen, adolescent qui s'essaye à l'écriture, désire un lecteur autre que lui-même mais suffisamment proche, en connivence, pour que l'exposition d'une certaine part de son intimité ne soit pas en danger. En terminale, fonder un périodique se conjugue avec le désir de devenir adulte, l'accession proche à la majorité et... obtenir le baccalauréat qui clôt les études secondaires !

« Une façon de devenir adulte, rappelle Guillaume Soulez, c'était de devenir son propre auteur, d'assumer quelque chose par l'écriture. Les cours de philosophie renforçaient l'idée d'une triangulation possible entre le fait de posséder un savoir, se sentir capable d'écrire et rencontrer un espace public. »

Acteurs qui s'estiment assez âgés pour être possesseurs d'une parole, la leur comme celle de leurs camarades, qu'ils sont aptes à faire entendre et qu'ils ont envie de transmettre, les journalistes juniors sont les premiers cri-

tiques de leurs écrits. Ce qui implique que des modulations, voire des transformations aient lieu d'un numéro à un autre. S'il n'est pas possible, faute de temps, que le journal se perpétue, les erreurs ou les approximations servent *a posteriori*.

Monter un projet

Acte fondateur d'expression publique, le journal relève aussi de l'esprit d'une petite entreprise. La captation de l'espace public, qu'il soit question de toucher un lectorat élargi ou au contraire un micropublic, n'est donc pas le seul but que se fixent les créateurs d'une feuille lycéenne. Sa fabrication matérielle – maquette, illustrations, mise en page – permet de faire des choix qui sont conditionnés par les desiderata des créateurs. Être aidés par des adultes ou non, trouver des moyens financiers pour le réaliser, utiliser un traitement de textes... Toutes ces décisions s'avèrent importantes et laissent une impression durable pour les concepteurs, qui gagnent des compétences réelles et affinent leur projet, précise Pascal Froissart :

« Je voulais me prouver que je pouvais publier une revue de qualité, bien faite, sans problème. J'étais allé convaincre le proviseur pour quelques subsides. Je m'étais mis en chasse pour trouver du matériel informatique de pointe (pour l'époque) : grâce à une amie, j'ai utilisé un Macintosh (sans doute un des premiers) et une imprimante laser. En même temps, je me suis formé aux logiciels de traitement de texte, alors balbutiants. Je me rappelle avoir tapé en colonne, puis avoir découpé des mètres et des mètres de colonnes, et les avoir collées sur des cartons, avant d'envoyer le tout dans une « vraie » imprimerie, grâce à la subvention du proviseur. Au retour, le journal avait été livré emballé sous film plastique : à mes yeux émerveillés, du vrai travail de pro ! La vente des numéros n'avait pas posé problème, si je me souviens bien, car l'argent recueilli auprès de l'administration permettait que le prix de vente reste faible ».

Le pouvoir de la presse, sa dimension incantatoire, une fois qu'elle est perçue, peut être réutilisée avec plus d'efficacité. Il ne saurait être question de hasard lorsqu'un journal, au détour d'un article, fait référence sous la plume d'un étudiant nostalgique aux débuts journalis-

Entretien : deux anciens lycéens témoignent

Laurence Corroy

tiques du rédacteur. Ces débuts « prémédiatiques », qui marquent la genèse des itinéraires journalistiques forment aussi les premières représentations de ce qu'il est possible d'obtenir par un journal. Par les difficultés rencontrées et vaincues, qu'elles soient de forme ou de fond, la feuille lycéenne représente la possibilité de passer le pas, de démontrer qu'il est possible d'écrire et d'être lu, en somme de débiter un cheminement formateur.

Guillaume Soulez, après cette première expérience, a lancé *Les pieds dans le PAF* en mars 1989, association de défense des téléspectateurs, en faveur d'une télévision pluraliste, de service public, prenant en compte les besoins culturels de la jeunesse après une pétition diffusée dans les facultés et les lycéens l'année précédente. À l'époque, seule une petite maison d'édition, 8^e Art, publiait une plaquette sur *Chapeau Melon et Bottes de cuir*. Il a donc eu l'envie d'impulser en 1991 *La Voix du regard*, revue esthétique sur les arts de l'image, intégrant de façon militante la télévision au sein de ces arts, qu'il a dirigée jusqu'en 1995. Presse étudiante, composée de jeunes chercheurs, elle a été soutenue rapidement par le Centre national des lettres. Il tient actuellement une chronique ayant pour objet la création et les nouveaux dispositifs télévisuels pour le site Internet du CNDP (rubrique « Télédocus ») à destination du grand public.

La prise de parole publique qui s'exerce au sein d'un journal lycéen ou étudiant change profondément la relation instaurée avec le lectorat. En cela, elle se révèle précieuse pour le chercheur.

« *L'article scientifique, sorte de mixte entre une écriture analytique et une prise de position publique se révèle plus aisé à penser* », précise Guillaume Soulez.

Par la suite Pascal Froissart a collaboré à d'autres journaux étudiants (*Griffes*, *Le Diable*, en France ; *Montréal*

Campus, au Québec) s'approchant de plus en plus du journalisme culturel. Aujourd'hui, en guise de bilan, il n'hésite pas à voir un prolongement entre l'apprentissage technique, le goût d'entreprendre et le plaisir littéraire trouvés dans la participation ou la création de journaux étudiants, et son activité actuelle d'enseignant-chercheur et d'éditeur universitaire (pour une société savante, pour la revue *MEI* ou pour des sites Internet).

Tous deux partagent l'impression que les motivations qui les ont poussés à écrire au lycée ont influencé leur parcours d'écriture, voire l'appréhension de leur production scientifique.

Ces trajectoires sont moins rares qu'il ne paraît. Les promoteurs d'un journal lycéen n'hésitent pas à tenter l'aventure avec un nouveau périodique. Après avoir surmonté des obstacles, les fondateurs, plus expérimentés, sont prêts à relever d'autres défis, en poursuivant éventuellement une carrière de journaliste professionnel. Dans les grandes écoles de journalisme, une partie non négligeable des étudiants a participé ou créé des journaux au lycée.

Éducation à la responsabilité qu'impose le fait d'être lu, apprentissage de l'espace public, compréhension progressive des règles de l'écriture journalistique, ne sont-ce pas autant d'éléments qui définissent au moins en partie l'éducation aux médias ? La dynamique de la production et de la gestion d'un journal, au-delà de l'anecdotique, semble participer – et ce n'est pas le moindre de ses qualités – à l'autonomie intellectuelle de ceux qui s'y engagent.

Notes

1 Pierre Pachet, *Les baromètres de l'âme, naissance du journal intime*, Paris, Hatier, 1990, p. 9.